

Célestin Guittard, diariste malade*

Samedi 19 [mars 1791]

Rhume. Mon rhume m'a pris hier au soir, un peu ; mais c'est aujourd'hui, ce matin, que le nez m'a coulé sans cesse. Et tout l'après-midi jusqu'à minuit je n'ai cessé d'éternuer. Mal de gorge.

Samedi 26

Rhume. Mon rhume qui m'a pris il y a samedi 8 jours est fort tenace. Je ne puis respirer la nuit, ce qui me dessèche la bouche entièrement. J'ai mouché un peu ce matin.

J'ai remarqué que 15 jours auparavant mon rhume, je ne ressentais plus une humeur vague, mais le bout et le dessous du pouce de mon pied gauche devint rouge avec douleurs et enfla m'empêchant de marcher. J'avais peine à mettre mon soulier ; cela resta ainsi pendant 7 à 8 jours et cela diminua et mon rhume me prit et la rougeur, grosseur, et douleur de mon pouce diminuèrent et se dissipèrent. C'est ce qui me fait croire que mon rhume que je n'avais eu depuis quelque temps n'est provenu que de cette humeur errante qui s'était portée sur cet orteil. Cette humeur errante s'est jetée un peu plus bas que l'aine droite et me causait une douleur sourde comme lorsqu'on a beaucoup marché et qu'on a fatigué ; c'est cette malheureuse humeur qui fait le tourment de ma vie depuis que je suis au monde et qui se montre sous toutes sortes de formes. Je n'ai encore trouvé aucun remède.

Dimanche 27

Aujourd'hui, étant à soupé, une de mes dents incisives de la mâchoire inférieure se cassa en dedans sans l'avoir touchée en mangeant du pain. C'est la première fois de ma vie que j'ai eu quelque chose à mes dents les ayant toutes entières sans être gâtées. Mais en récompense, je suis accablé d'autres maux ; c'est que l'humeur qui me tourmente en tous sens ne se porte pas sur les dents ; c'est un mal de moins. Mais je suis incommodé de toutes manières. Je suis toujours d'une grande faiblesse ; je n'ai que la force de me soutenir et le poids de mes habits. Je suis pourtant comme cela depuis que je suis au monde avec une mélancolie.

Ce diariste malade, Célestin Guittard de Floriban, est né le 3 septembre 1724, il a 66 ans et il tient (depuis quand, nous l'ignorons) un journal personnel intitulé *Livre de renseignements*. Nous possédons une édition de ce journal pour les années 1791-1796. Au seuil d'une enquête plus large sur les journaux de santé, ce texte curieux me servira d'exemple pour réfléchir à l'apparition de l'« intimité » dans la pratique du journal. J'ai été passionné par l'étude d'Isabelle Robin-Romero, dans *Au plus près du secret des cœurs ?*, « La santé dans les écrits privés au XVIII^e siècle ». Elle commençait par une citation du journal de M^{me} de Lamartine, au début du XIX^e siècle, mais pour le corps de son étude, consacrée au XVIII^e siècle, elle se fondait surtout sur des livres de raison, des correspondances et des mémoires, c'est-à-dire sur des textes destinés à circuler. Cette circulation était souvent limitée, privée ou même « intime » quand il s'agissait d'une correspondance entre frère et sœur, mais c'était une circulation. Ma question est : aurait-on pu écrire la même chose *uniquement pour soi-même* ? Et si oui, à partir de quand apparaît ce genre d'écriture autodestinée sur la santé de l'auteur, quelles en sont les fonctions et les modalités ?

Aujourd'hui la santé nous semble être un sujet « personnel », protégé par le « secret médical » qui empêche des tiers d'avoir accès aux informations nous concernant. Mais cette

* Paru dans *Les Écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, sous la direction de Jean-Pierre Bardet, Elisabeth Arnoul et François-Joseph Ruggiu, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p. 303-314.

« personnalisation » (qui va de pair avec une socialisation tout aussi forte) a une histoire. Certes, ma santé est ce que je suis seul à vivre dans mon corps, et la douleur crée un gouffre entre moi et autrui. Mais, à la différence des expériences spirituelles ou amoureuses, la santé ne saurait être vécue à l'écart : elle est presque immédiatement perceptible par autrui, et socialisée. Elle est le sujet principal des conversations entre proches et tiers (qui est malade, qui est mort ?). Elle fait l'objet d'un recours technique à des professionnels : il y a des gens dont le métier est de mettre en mots, et d'améliorer, la santé des autres. Si la maladie tient au corps, et que certains symptômes ne peuvent être perçus que par l'intéressé, le discours sur la maladie, lui, est fondamentalement social, et son « intimité » n'est pas une donnée première, mais *l'intériorisation* du dialogue avec les proches ou avec la médecine.

C'est ce que montrait fort bien l'étude d'Isabelle Robin-Romero. J'ai donc eu envie de rajouter une question à celles qu'elle se posait au début : « À partir de deux questions – qui écrit ? et qui est malade ? on peut suggérer trois thèmes d'interrogation et trois cercles autour de l'individu qui prend note, écrit une lettre ou se raconte » (*op. cit.*, p. 168). Elle examinait donc successivement la gazette (sociale) de santé, les échanges épistolaires dans le cercle de l'intimité familiale, et le discours personnel, à partir de récits rétrospectifs à destination sociale. Mais ce n'est pas la même chose de faire à froid, pour autrui, l'historique de ses maladies, et de gérer à chaud, au jour le jour, pour soi, dans un journal, sa santé ? Une troisième question doit être ajoutée : « À qui écrit-on ? ».

Existe-t-il des journaux de santé *spécialisés* ? On pense tout de suite à une forme particulière du journal de voyage, le *journal de cure*, dont on connaît au moins un exemple célèbre, le journal de voyage de Montaigne. Est-il jamais arrivé, par ailleurs, que des médecins qui consultaient par correspondance aient conseillé à des malades de tenir un journal de leur maladie ? Ou que certains médecins aient eu la curiosité de tenir un journal de leur propre santé ?

Autre question, qui va nous ramener à Célestin Guittard et à ses rhumes : à quel moment une rubrique « santé du rédacteur » apparaît-elle dans des livres de raison ou dans des journaux de comptes ? En voici un exemple, rencontré un peu par hasard lors d'une exploration du fonds de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. De l'architecte-urbaniste Jean Beausire (1651-1743), il nous reste un journal tenu en 1738-1740, volume rescapé d'une série perdue, qu'il appelle « Mon journal en notes de certaines affaires que je treuve a propos dy inscrire ». Le journal est formaté avec le texte au milieu, une colonne à droite pour les noms des personnes et une à gauche pour les sommes concernées. Le texte central est consacré à ses affaires financières, et aux allées et venues, visites et lettres de sa famille. Mais on voit apparaître fugitivement un troisième sujet : sa santé à lui. Le 15 octobre 1739, il utilise la marge de gauche pour un récapitulatif, intitulé « Mémorial », de ses attaques de goutte depuis un an et demi, avec remèdes et régimes suivis. Ensuite, à l'occasion, il fait dans le texte central un « suivi » journalier de telle ou telle indisposition, par exemple une colique en novembre 1739 ou, du 9 au 20 janvier 1740, une indisposition dont il ne nous dit pas la nature, mais qu'il suit jour à jour jusqu'à la convalescence. On voit ici apparaître deux fonctions propres à l'écriture du journal : l'observation à fin thérapeutique, et le soutien psychologique (18 janvier : « Il faut patienter »).

J'ai parlé de rubriques. Je voudrais citer ici la curieuse liste qu'on trouve en 1767 en tête du journal d'un jeune étudiant de Genève : Louis Odier, futur médecin, 19 ans. Il se fixe un programme en sept points :

NB Voici l'ordre que je veux suivre dans les choses qui doivent entrer dans ce journal. 1° On y verra un tableau raccourci de ce que j'ai fait ce jour-là. *Vita*. 2° Les événements remarquables du jour. *Eventus*. 3° Les ouï dire d'événements passés. *Fama*. 4° Mes

observations dignes par leur singularité d'être transmises par écrit. *Observata*. 5° Des détails de ce que j'ai appris dans le jour. *Scita*. 6° Le temps beau ou mauvais du jour. *Tempus*.

Au 19^e May commence cet ordre-là.

Au reste dans le 5^e article entre tout ce que j'ai lu et écrit.

Un 7^e article intitulé *Valetudo* indiquera ma santé et celle de mes parents et amis.

Louis Odier a-t-il suivi un modèle ? A-t-il bricolé lui-même ce protocole intermédiaire entre la chronique sociale (points 2, 3, 4, 6 et 7) et le journal personnel (points 1 et 5) ? J'ai classé le point 7 du côté social : Louis met sa santé sur le même plan que celles de ses parents et amis, même s'il parle de lui en premier. Personne n'étant malade autour de lui, ni lui non plus, il abandonne au bout de quelques jours la rubrique 7, puis très vite, la division en rubriques elle-même, pour tenir quelque chose qui ressemble plutôt à un journal personnel centré sur ses activités et expériences, sans que ce soit pourtant un journal intime puisqu'il passe son temps à s'excuser de ses irrégularités auprès d'un... lecteur.

Ce format en rubriques, plus proche des habitudes du livre de comptes que de celles du livre de famille, nous le retrouvons aussi, d'une certaine manière, dans le curieux journal de Célestin Guittard de Floriban. Raymond Aubert, qui tenait ce manuscrit de sa belle-famille, en a proposé en 1974 une édition en deux volumes : le journal lui-même (1791-1796), gros volume principal de 628 p., avec un recueil annexe de « Réflexions et commentaires » dont l'intérêt principal est de comporter une reproduction en fac-similé de quatre pages du manuscrit. J'ai essayé, en vain jusqu'à présent, de retrouver Raymond Aubert et, à travers lui, ce manuscrit. De Célestin lui-même avant le début de ce journal, nous savons peu de choses : il a 66 ans, il est originaire de l'Aisne (Evergnicourt), il est veuf depuis 1783, n'a pas d'enfants, nous ignorons s'il a eu un métier ou une charge, il vit des revenus de capitaux placés en différents endroits (dont Saint-Domingue), son journal s'arrête le 15 mai 1796, et nous ne savons ni quand il est mort, ni de quoi. Les cinq années que nous possédons (26 janvier 1791-15 mai 1796) ne sont probablement qu'une partie d'un journal commencé bien avant et continué par lui tant qu'il a pu tenir la plume. Ce journal, organisé méthodiquement, est régulier : il a été tenu, à d'infimes exceptions près, tous les jours. Au début de chaque année, un titre. Ainsi : *Livre de renseignements commencé le 1^{er} janvier 1792 demeurant à l'Ancienne Académie de Vandeuil place St Sulpice depuis le mois de juillet 1777 appartenant à M^r Guittard de Floriban*. Il se signale comme propriétaire plutôt qu'auteur du manuscrit, sans doute en cas de perte – peu probable puisque le manuscrit n'a pas dû bouger de chez lui. La formule « Livre de renseignements » oriente vers l'idée d'une chronique à utilité sociale, impression qui semble confirmée par l'entassement d'informations classées. Ce n'est qu'une apparence : la forme ne doit pas faire juger de la fonction. Non seulement le journal comporte, parmi d'autres, une rubrique « Santé », mais il est tenu, dans son ensemble, *pour raison de santé*. Sa fonction est expliquée un jour où Célestin fait un « check up » mélancolique :

Je n'ai jamais eu de mémoire, mais maintenant c'est bien pire. Quelquefois, il y a des jours que je ne puis me ressouvenir de mon nom. Si je ne mettais pas tout en écrit ce que j'ai fait et ce que je dois faire, jamais je ne pourrais rendre compte de rien, comme un enfant. Ceci me chagrine.

Enfin il faut mourir. Statutum est, c'est un décret éternel. (7 octobre 1793)

Chaque entrée du journal comporte (virtuellement, car elles ne sont pas toujours remplies, sauf la météo) trois rubriques : météo, vie publique, vie personnelle. Elles ne sont pas signalées par un titre ou un signe conventionnel, mais Raymond Aubert, judicieusement, a choisi de les distinguer par la typographie, ce qui facilite une lecture suivie. À l'intérieur de la vie personnelle, pourtant, une sous-rubrique est parfois annoncée par un titre, et c'est toujours quand il s'agit de santé (voir ci-dessous).

1) *météo* : chaque jour, il note la température, le vent, l'humidité, avec des appréciations précises, mais sur un ton personnel, parfois avec des remarques en rapport avec ses origines paysannes. Ces notes régulières, fondées sur une observation directe, jamais stéréotypées, montrent par ailleurs que le journal est en général composé le soir.

2) *vie publique* : il donne chaque jour les nouvelles de la vie publique à Paris (y compris la liste nominative des guillotines), c'est la partie la plus développée du journal, et la seule qui fasse l'objet d'illustrations : de nombreux dessins (en partie reproduits dans l'édition) accompagnent l'actualité. Quelles sont ses sources ? Le plus souvent la *Gazette nationale ou Moniteur universel*, il va aussi lire les nouvelles au Palais-Royal ou dans des cabinets de lecture, il écoute ce qu'on dit et se promène en badaud. Mais les neuf dixièmes de son information vient des journaux. Il est toujours de l'avis du gouvernement, ses seuls mouvements de révolte touchent au prix du pain et aux dévaluations... Apparemment, il se comporte ici en chroniqueur – à ceci près qu'il inverse le flux de l'information : au lieu de porter à la connaissance du public ce qu'il aurait appris en privé, il s'approprie en le recopiant dans son journal personnel et en l'illustrant de dessins (comme s'il avait été témoin oculaire) ce qui a déjà été imprimé par la presse !

3) *vie personnelle* : elle comporte elle-même trois sous-rubriques :

a) sa *vie financière*, qui est intense, c'est le côté « livre de comptes » : rentes, emprunts, conversions, renouvellements, récépissés, tontines, correspondances liées à ses intérêts à Saint-Domingue, il n'y a pratiquement pas de jour, ou du moins de semaine, où il n'accomplisse des démarches, ne fournisse des papiers, des certificats, des notes, etc. – tout cela pour son argent, un argent que la chute de l'assignat et les révoltes de Saint-Domingue font fondre à vue d'œil, ce qui le rend malade...

b) sa *vie sociale et domestique* : visites faites et reçues, lettres d'Evergnicourt, dîners offerts à des proches, nouvelles des uns et des autres autour de lui. Il y a en particulier dans son entourage une jeune femme de 31 ans, M^{me} Sellier, amie de confiance, et peut-être plus, qui vient souvent manger et coucher chez lui, qui est mariée, divorcée, remariée et qui fait l'objet d'épisodiques et mystérieuses mentions en latin : « Non potuit ».

c) et enfin sa *santé* : elle fait l'objet d'entrées systématiques, mais seulement quand cela va mal, évidemment. Pour mener cette petite étude, j'ai saisi tous les passages concernés et les ai réunis sous le titre de *Journal de santé*. Ce regroupement, utile sur le plan documentaire, est injuste : la lecture de passages tirés de leur contexte et enchaînés donne l'impression d'une *obsession*, qu'on pourrait juger hypocondriaque, alors qu'il s'agit d'une *attention*, que je qualifierai d'autothérapeutique. Un dixième seulement des entrées (environ 200 sur un total de presque 2000) contiennent (souvent parmi bien d'autres choses) des remarques sur sa santé (95% des cas) ou celle de ses proches (5%). Cette faible fréquence peut surprendre quand on lit ceci :

Lundi 30 [avril 1792]

Je ne suis pas sorti, j'ai été d'un grand accablement. J'ai beaucoup mouché, mon nez a distillé toute la journée. Cela m'arrive toutes les fois qu'il fait un grand chaud, mou, accablant. Je suis depuis tant d'années si incommodé, rempli d'inquiétudes dans les jointures, un malaise qui me mine, me jette dans une mélancolie continuelle, incapable de m'appliquer une heure de suite sans éprouver un ennui de la vie. Que je plains ceux qui ont le malheur d'être constitués comme moi. Aussi je ne jouis pas d'un jour de plaisir dans une année [...].

Il arrive qu'on lise : « Je me sens incommodé depuis plus d'un mois » (19 août 1792), alors que depuis le 30 avril, et la plainte générale qu'on vient de lire, le journal n'a accueilli aucune notation concernant la santé. C'est donc surtout en période de crise que les notations

deviennent systématiques, transformant l'allure du texte, qui passe du tranquille « livre de renseignements » au feuilleton à suspense. Au milieu d'un certain nombre d'épisodes secondaires, le journal que nous possédons comporte en effet deux petits « romans » : celui du rhume qui le ravage du 30 janvier au 19 mars 1793, et celui du ver solitaire qui lui gâche la vie du 28 février au 4 avril 1795. L'atmosphère de ces deux séquences est différente : le rhume est un épisode récurrent, dont Célestin connaît le scénario et maîtrise la logique ; l'épisode du ver, en revanche, le jette en plein mystère, devant des symptômes obscurs (maux de tête, sifflements d'oreille, vomissements, urines blanches), si bien qu'il n'osera formuler ses hypothèses qu'a posteriori, quand enfin l'expulsion du ver les aura vérifiées. Mais dans les deux cas, on a un suivi quasi journalier de l'aventure.

Comme je l'ai dit, la santé est le seul sujet que Célestin introduise parfois par un sous-titre : *Rhume* (35 fois), *Maladie* (4 fois) ou d'autres formules qui n'apparaissent qu'une fois : *Enrouement*, *Goutte*, *Mal de tête*, *Mal de dents*, *Douleur de rein*, etc. Il lui arrive même, le 22 janvier 1796, de faire une récapitulation de sa santé depuis un an sous le titre : *Observations sur ma santé*. De quoi souffre-t-il ? Ses deux maladies chroniques sont le rhume et la goutte. Ajoutez à cela quelques épisodes digestifs (par le haut et par le bas), l'affaire du ver solitaire, une attaque de poux, et un problème dentaire. Mon propos n'est pas de dresser son bilan de santé, mais de comprendre pourquoi et comment il écrit ses maladies.

Son discours a deux aspects, que j'appellerai mythologique et scientifique. Je renvoie pour une illustration au texte cité en ouverture.

La mythologie, c'est le discours de l'unité et de l'identité. Célestin n'a pas *un* rhume, il a *son* rhume. Virginia Woolf demandait le privilège d'avoir une chambre à soi. Quitte à être enrhumé, autant avoir un rhume à soi. Un rhume qui vous soit propre, avec lequel on ait ses habitudes. Second principe : toutes les maladies viennent d'une même cause, appelée « humeur », qui est une espèce d'âme, ou d'ange gardien (à l'envers – disons de démon), qui se déplace, « se jette » d'une partie du corps à une autre, en opérant une liaison imaginaire entre les symptômes les plus hétéroclites. Troisième principe : cette humeur est là depuis toujours, depuis sa naissance et même en deçà, elle remonte à son père (9 décembre 1794). On reconnaît dans ce système d'explication, qui n'est pas propre à Célestin, le fantôme rassurant de ce que Paul Ricœur appelait « l'identité narrative ». Apparemment ce système est fataliste et obscurantiste (« l'humeur » brouille la perception des causalités), en réalité il a des effets calmants sur le plan psychologique même s'il est thérapeutiquement nul. Il est agréable d'être chez soi dans sa maladie, de s'y reconnaître, de se l'approprier. Qu'elle ne soit pas une série absurde, mais qu'elle prenne la forme d'un destin. De son rhume, il peut dire avec satisfaction et fair-play : « c'est un terrible ennemi que celui-là depuis 50 ans ! » (14 décembre 1792). Et de fait, cela n'empêche nullement d'adopter parallèlement une attitude plus « scientifique ».

La science, c'est l'observation des régularités et l'établissement de corrélations. Et c'est là que le journal est irremplaçable : il accumule dans la durée des observations qui permettront de faire des prévisions (grâce à ce que Célestin appelle les « avant-coureurs »), de suivre le développement de chaque maladie, et de valider l'expérience qu'on a de remèdes et de conduites soulageantes. Le journal est la base d'une sorte de médecine pratique. Établir des corrélations, c'est percevoir le lien entre plusieurs symptômes (« À proportion que mon mal de tête a diminué, à proportion ces envies de vomir ont diminué de même. Ainsi mon mal d'estomac ou mes envies de vomir et mon vomissement ne venaient que de mon mal de tête violent », 21 mars 1795) ou entre des symptômes et des facteurs externes, comme la météorologie, la nutrition (les mets qui ne vous réussissent pas, ou tout simplement la malnutrition) ou le stress psychologique (dû aux événements politiques, 31 mai 1793). D'où la possibilité d'une sorte d'hygiène.

L'attitude de Célestin Guittard est en fait celle d'un médecin. Son éditeur, Raymond Aubert, se trompe en parlant du « superbe dédain de cet éternel égotant pour la médecine » (*En pantoufles sous la Terreur*, p. 20), sous prétexte qu'en cinq ans on ne le voit jamais consulter. Célestin a d'excellents amis qui sont médecins, comme M^r Gervaise (7 mai 1791), « grand homme » dont il regrette qu'il n'ait pas formé d'élèves, ou comme M^r Eschard, qu'il envoie au chevet du nouveau mari de son amie intime. Il lui arrive d'émettre des avis sur les maladies de proches – des sortes de consultations qu'il consigne dans son journal (7 novembre 1792). Il connaît bien le vocabulaire de l'anatomie : il parle sans difficulté du « point lacrymal » (18 février 1793), du « périoste » (16 mars 1796) ou des « parties aponévrotiques » (14 mars 1796). Il s'intéresse aux innovations, ce qui nous vaut la description d'une technique nouvelle, qu'il admire, consistant à dévitaliser les dents (27 novembre 1795). On le voit surtout pratiquer sur lui-même, à bon escient, différents massages à la salive sur les points attaqués par la goutte (19 mars 1793), des purges (18 mars 1795) et autres médicaments, avec en particulier l'eau de Bézoard. Son journal n'est pas seulement la plainte d'un hypocondriaque, c'est un manuel de thérapie.

Cela dit, la mélancolie domine : il emploie cinq fois le mot en 1791-1792. Il porte une attention complaisante et tourmentée à tous les signes qui peuvent annoncer sa mort. Curieusement, il n'envisage jamais le risque de mourir sur l'échafaud, alors que son journal est un véritable annuaire de la guillotine : c'est un père tranquille, il paie pour se faire remplacer aux tours de garde de sa Section, au milieu de tous ces massacres il se sent en sécurité. Impensable qu'il bascule du mauvais côté. Les menaces qui le guettent sont de deux ordres : financier et physique, perdre son argent ou mourir de maladie. Il y a une sorte de parallélisme entre la rubrique finances et la rubrique santé. Rien ne le montre mieux que les trois récits de rêve qu'on trouve dans son journal – trois cauchemars. Le premier, le 12 octobre 1791, est un rêve prémonitoire, sans que rien n'indique la nature de la chute à craindre :

J'ai fait un rêve affreux cette nuit ; que je tombais tout droit du haut d'une haute muraille dans un grand bassin d'eau. Comme je disais « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme ! », je me réveillai en sursaut. C'est un signe que tout ce que j'ai à St-Domingue est perdu pour moi.

On sourit de le voir glisser si vite du salut de son âme à celui de son portefeuille. Une petite note, rajoutée plus tard, valide le pressentiment : « (j'ai rêvé juste ») » !

Les deux autres rêves ont un contenu plus en rapport avec l'interprétation qui en est faite. Le premier, le 30 janvier 1793, marque l'ouverture du Grand Rhume dont j'ai parlé :

Cette nuit-ci, sur les 3 à 4 heures du matin, j'étais couché sur le côté droit ; je dormais, mais je me suis éveillé, me sentant serré par les bras, les épaules, les côtés, les cuisses et les jambes comme s'il y avait 2 ou 3 personnes qui me pressaient de tous côtés avec leurs mains par dessus la couverture.

Je me réveillai tout à fait et je me sentis dégagé et je ne vis rien, comme si tous ceux qui me pressaient s'étaient donné le mot pour se retirer tous ensemble. Je ne m'effrayai pas ; j'ai pris tout cela pour un cauchemar.

Je sais qu'en me réveillant, j'étais à penser à des morts. Je verrai si cela me revient encore. Je crois que c'est signe que je tomberai malade bientôt sérieusement.

L'autre, le 13 juillet 1793, est dans le même registre, mais ne part pas d'une sensation physique d'oppression :

J'ai eu un singulier songe cette nuit. Sur le coin de mon paravent, je vois une femme tout à coup debout, une coiffe noire sur la tête, de façon qu'on ne voyait bien juste que son visage. Je

reconnus comme M^{me} Lambert. Je lui dis : comment c'est vous, et vous êtes morte il y a longtemps et c'est vous... Elle ne me répondit pas ; la peur me prit, je me réveillai en sursaut.

Depuis quelque temps j'ai des songes qui m'annoncent que je ne vivrai pas encore longtemps.

À 68 ans, l'espérance de vie n'était pas énorme au XVIII^e siècle. Ces songes qu'il dit faire « depuis quelque temps », il n'en a pas noté d'autres que les deux que je viens de citer. Deux ans plus tard, le 7 juillet 1795, c'est dans la vie diurne que la même angoisse se manifeste, s'appuyant sur une superstition aujourd'hui passée de mode, celle de l'*année climatérique*. Il s'agit des années multiples de sept, représentant dans une vie humaine comme autant de seuils critiques. Le dictionnaire Bescherelle prend pour exemple la phrase : « Il est mort dans son année climatérique ». Célestin a 70 ans, il s'inquiète du mauvais tournant qu'il est peut-être en train de prendre. Je vais, pour conclure, citer en entier cette entrée, où la référence à l'année climatérique joue un rôle central. Célestin y reprend en quelques lignes presque tous les discours que j'ai analysés et tous les signes cliniques qui font ses tourments, et peut-être aussi ses délices...

J'ai eu un étourdissement aujourd'hui sur les 3 heures après-midi. Depuis que j'ai eu ce vomissement chez M^{de} Sellier étant à dîner chez elle avec M^f. de Fondeviolle, il m'était resté un mal de tête sur le devant de la tête. Je pense qu'il était occasionné par une humeur qui s'était fixée là. C'est peut-être le déplacement de cette humeur qui vient de se faire et qui va se fixer ailleurs. Je verrai si j'ai encore mal à la tête. Dans le moment que j'écris ceci je n'y sens plus rien.

Mais j'ai toujours la roupie au bout du nez, une eau claire, le bout du nez un peu froid et je ne mouche plus du tout épais depuis quelques mois. C'est que je suis dans mon année climatérique. La Nature change chez moi ; j'ai les bas des deux jambes enflés depuis un mois. Les chevilles des pieds et le coup de pied enflés ; je frotte bien ces endroits-là pour ne pas laisser engorger ces parties-là et cela commence à désenfler, surtout le pied droit ; il est revenu depuis trois à quatre jours dans son état naturel et le gauche diminue beaucoup aussi.

Le manuscrit du journal va jusqu'au 15 mai 1796 : nous savons donc que Célestin a franchi sans encombre le cap des 71 ans ; mais a-t-il tenu le coup jusqu'en 1802, sa prochaine année climatérique – cela reste pour nous un mystère...

Peut-être avez-vous souri en lisant certaines des citations que j'ai faites. En tout cas, il m'est arrivé de lire à haute voix en public le récit du Grand Rhume de 1793 et de devoir m'arrêter devant la montée irrépressible du rire. Ce rire doit être examiné. Célestin n'aurait pas compris qu'on se réjouisse ainsi de ses malheurs. Son « Livre de renseignements » n'avait rien de secret, sauf de rares notations abrégées ou en latin, se référant – ce n'est là qu'une hypothèse – à des habitudes amoureuses. Ce codage lui-même impliquait que le livre fût susceptible d'être ouvert par des tiers. Les « renseignements » étaient d'ordre public (météo et actualité politique) et d'ordre privé (vie sociale et domestique, finances, santé). Parmi les renseignements d'ordre privé, ceux qui touchent la vie sociale et domestique et les finances risquaient au plus d'ennuyer un lecteur non concerné. Seuls ceux qui touchent à la santé peuvent nous paraître – aujourd'hui – ridicules. Auraient-ils fait rire à l'époque ? La manière dont Célestin parle des maladies des autres montre que c'était là conversation courante et qu'on ne s'épargnait guère les détails. Célestin devait penser, à juste titre, que ses observations étaient utiles, qu'il pourrait à l'occasion les communiquer à ses amis médecins, ou à des personnes susceptibles de donner des conseils. Il n'est plus temps aujourd'hui de soigner des rhumes d'autrefois. Une fois évaporée la valeur pratique des notations quotidiennes, il reste, à nos yeux, un discours d'époque sur la maladie et une apparente complaisance à soi dont les points d'application triviaux et la minutie maniaque semblent

comiques parce que nous y supposons, à tort, une intention de représentation. Le rire traduit notre gêne devant la dimension « intime » de ces passages. Nous ne sommes pas à notre place, devenus spectateurs de ce qui n'était pas un spectacle. Il m'est arrivé d'avoir le même sentiment en lisant des textes mystiques – par exemple le journal (pour l'essentiel inédit) de Jean-Jacques Olier. Que faisais-je là ? Il valait mieux que j'arrête ma lecture avant de profaner par des réactions inadéquates un texte qui avait été écrit pour le huis clos d'un petit groupe de mystiques.

Il faut donc ajouter une quatrième question à celles que je posais au début : qui lit ? C'est dans le domaine du « privé », et spécialement de l'écriture du journal, que l'anachronisme nous menace le plus. La distribution entre public, privé, personnel et intime est si labile, si variable dans le temps, que nous avons du mal à apprécier la logique de conduites d'autrefois en nous détachant de nos manières de sentir. Le rire emporte les derniers scrupules de la pensée critique. Peut-être Célestin a-t-il l'étoffe d'un personnage de Molière. Prenons-le plutôt comme un cas extrême qui produit un effet de « loupe » sur un fait de civilisation : depuis le milieu du XVIII^e siècle, il est de plus en plus fréquent qu'un individu détourne l'écriture informative de la chronique, ou l'écriture dialogique de la lettre, pour gérer dans un journal sa vie personnelle à l'écart du regard social : cela peut être aussi bien sa vie spirituelle que sa vie amoureuse, ses finances que sa santé. C'est là une individualisation et une intériorisation des procédures collectives de contrôle, comme l'a montré Michel Foucault. Chacun devient son propre gouvernement, a son conseil intérieur et ses archives. Le journal de Célestin est à cheval entre deux mondes. Il détourne les formes extérieures de la chronique pour se construire un royaume personnel et pour s'aventurer, à l'écoute de son corps, aux frontières de l'introspection.

*

BIBLIOGRAPHIE

Jean Beausire (1651-1743), *Journal* (1738-1740), inédit, un cahier de 100 p., Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (ms 1323).

Louis Odier (1748-1817), *Journal* (1767-1769), inédit, un carnet et un cahier, Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

Raymond Aubert, *Journal d'un bourgeois de Paris sous la Révolution. 1791-1796*, Paris, Éditions France-Empire, 1974, 632 p.

Raymond Aubert, *En pantoufles sous la Terre, Réflexions et commentaires sur le « Journal d'un bourgeois de Paris » 1791-1796*, Paris, Éditions France-Empire, 1974, 109 p. (p. 105-108, quatre pages du manuscrit en fac-similé).

Isabelle Robin-Romero, « La santé dans les écrits privés au XVIII^e siècle », in *Au plus près du secret des cœurs ?*, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (dir.), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, p. 165-183.

*